



Jocelyne Robert

Gwendoline Dernière

**Mensonges
d'enfance**

roman

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

Mensonges d'enfance

Édition : Liette Mercier
Infographie : Chantal Landry
Correction : Odile Dallaserra
Maquette de la couverture : Ann-Sophie Caouette

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Robert, Jocelyne

Mensonges d'enfance

ISBN 978-2-7619-4257-7

I. Titre.

PS8585.O284M46 2015 C843'.54 C2015-940261-1
PS9585.O284M46 2015

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

02-15

© 2015, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québec Média inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2015
Bibliothèque et Archives nationales
du Québec

ISBN 978-2-7619-4257-7

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

Pour le Canada et les États-Unis:

MESSAGERIES ADP inc.*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237
Internet : www.messageries-adp.com

* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Quebecor Media inc.

Pour la France et les autres pays:

INTERFORUM editis
Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine
94854 Ivry CEDEX
Téléphone : 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commandes France Métropolitaine
Téléphone : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Internet : www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Pour la Suisse:

INTERFORUM editis SUISSE
Route André Piller 33A, 1762 Givisiez – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLF S.A.
ZI. 3, Corminboeuf
Route André Piller 33A, 1762 Givisiez – Suisse
Commandes :
Téléphone : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 54 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg:

INTERFORUM BENELUX S.A.
Fond Jean-Pâques, 6
B-1348 Louvain-La-Neuve
Téléphone : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Jocelyne Robert

Gwendoline Dernière

**Mensonges
d'enfance**

roman



Une société de Québecor Média

*À Agnès et Marie-Agnès, mes ascendantes
À Véronique et Alice, mes descendantes*

PREMIÈRE PARTIE : FAUBOURG À M'LASSE

Une fille !

Temps de chien dans le Faubourg à m'lasse. Au-dessus de l'avenue Collin, alias la ruelle Collin, de lourds nuages remplis à craquer de commérages planaient. Agnès Dubois, la pauvre, était en train d'accoucher de son septième. Gilberte l'accoucheuse était entrée au 939 quelques heures plus tôt. Une femme respectable, la Gilberte. Pas comme cette faiseuse d'anges de madame Beausoleil. Ma mère disait souvent que c'était péché mortel, non pas de faire passer les fruits de l'amour dans les limbes sans transit terrestre, mais de s'appeler Beausoleil et de faire ce métier ténébreux...

Pauvre et sainte Agnès Dubois. À quarante ans, elle n'avait surtout pas besoin d'un autre morveux. Avec le dernier qui venait de commencer l'école, elle pensait pouvoir respirer un peu. Et ce Robert le diable, joueur, buveur et chômeur, qui lui servait de mari et de géniteur... On la plaignait. Tout le monde la plaignait. Sauf elle-même, qui connaissait à son mari des qualités qui échappaient aux autres.

Plus tard, bien plus tard, elle me raconta qu'elle était devenue enceinte de moi à un moment où cela n'aurait pas dû arriver et en « faisant attention ». Puisque Robert le diable, mon père, s'était retiré pour débonder, et qu'Agnès s'était levée vite vite, aussitôt, pour égoutter, c'est donc la gouttelette délinquante, échappée juste avant la pétarade, qui avait fait sa petite bonne femme de route vers l'ovule-aspirateur. Le spermatozoïde qui avait gagné la course, sans trop de concurrence, il faut bien l'avouer, portait le X en plus qui décida de moi. Finie l'égalité – numérique – hommes-femmes. Les filles allaient être majoritaires dans cette baraque!

J'avais une dizaine d'années lorsque ma mère me dit : « Tu n'as pas été désirée. Avec déjà six beaux enfants de six à quinze ans, trois garçons et trois filles, solides malgré tout, tu te doutes bien qu'on ne te voulait pas. J'en avais bien plus que j'en avais souhaité. Et si les trois plus vieux n'avaient pas travaillé dès l'âge de douze ans, on n'y serait pas arrivé. Quand j'ai compris que j'étais enceinte, j'ai prié pour que tu décolles et j'ai même tenté d'aider la prière avec des gros travaux. Rien à faire. Tu t'es accrochée. Un soir, j'ai dit à ton père : “Ce bébé-là, va bien falloir y faire de la place, il est têtu comme une mule. Ton portrait tout craché!” Et ton père a répondu : “Pour naviguer par vents contraires comme cette petite bête le fait, sa place, elle l'a déjà prise.” »

Ai-je été traumatisée par cette révélation? Eh bien non. Car, si elle ne me l'avait pas dit, je ne l'aurais jamais deviné. En fait, ça m'a plutôt épatée. Je venais de comprendre, à dix ans, qu'on pouvait être aimée, se sentir aimée, sans avoir été désirée. J'allais mettre bien plus de temps à comprendre qu'on pouvait aussi désirer sans aimer. Mais ça, c'est une

autre histoire. De toute façon, quelle femme, à l'époque, aurait pu vouloir des enfants à la douzaine? Hein? Soyons sérieux.

J'ai donc débarqué dans ce cycle de la vie avec la giboulée d'avril de 1948, très précisément le 27, à neuf heures du soir comme on disait à l'époque, à l'heure avancée de l'Est. C'était la semaine même où on remettait les pendules à l'heure. Pendant des années, mon père m'a raconté – et je le croyais – que le jour de ma naissance, tout le pays, d'un commun accord et dans un mouvement spontané et déconcerté, avait avancé son horloge d'une heure.

— Pourquoi donc, dis-moi? lui faisais-je sans cesse répéter.

— Parce que lorsqu'une naissance tient du miracle, il faut lui donner de la lumière en plus!

Jusqu'à sept ou huit ans, j'ai cru ce bonimenteur. J'ai pensé qu'on changeait l'heure, la dernière semaine d'avril, en mon honneur. Rien de moins!

Ce soir-là de 1948, j'ai abouti entre les bras potelés de Gilberte. Ma vieille mère et moi – à cette époque, une femme de quarante ans était une vieille femme, et une femme de quarante ans qui accouchait était une *très* vieille femme –, on a accouché comme des pros, on a fait équipe pour me sortir de là. J'ai poussé si fort avec ma grosse tête de pioche qu'elle n'a presque pas eu à le faire. La Gilberte fut ainsi le tremplin de ma vie. Pourtant, je ne crois pas avoir vu plus de trois ou quatre fois celle que les enfants, les parents, la coiffeuse, l'épicier, la marchande de tissus, Édith la femme de mauvaise vie et son maquereau, Laura la serveuse et toute la smala du coin appelaient *matante* Gilberte. Mais j'en entendrai tant et tant parler que la présence chaleureuse de cette

sage-femme se tissera à même mon histoire. Et si je peux affirmer sans hésitation qu'elle fut pour moi un moteur à propulsion, c'est à cause de son retentissant cri de joie lorsque, petite boule visqueuse, je glissai, toute ruisselante, entre ses mains :

— C'est une magnifique petite fille!

Elle aurait fait un salut au soleil que ça n'aurait pas été plus enthousiaste ni plus gratifiant. Un tel accueil, un cri de bonheur si authentique, toutes les petites filles n'y ont pas eu droit. Et ce *salam alaykoun* s'est infiltré dans toutes mes cellules comme si cette salutation m'avait inoculé une sorte de *plus-value*. C'est simple, matante Gilberte m'a fait naître avec une estime de soi à neuf sur une échelle de dix. Toute ma vie durant, je me souviendrai de son visage.

Baptême de baptême...

J'avais quatre jours lorsque j'ai fait ma première sortie. J'allais me faire baptiser dans la somptueuse église Sainte-Catherine-d'Alexandrie, rue Amherst. On m'avait enveloppée dans une robe de mariée miniature. J'étais ridicule. J'avais l'air d'un ange. J'entendis mon père marmonner à l'oreille de ma mère :

— C'est le plus beau fruit de la corbeille.

— Tu te répètes. Tu as dit ça aussi aux six autres. Même au premier, alors qu'il était tout fin seul dans la corbeille. La dernière fois, c'était il y a six ans!

J'étais dans les bras de matante Gilberte, ma porteuse, escortée de mes parrain et marraine qui n'étaient nuls autres que mon frère et ma sœur aînés, Pierre et Blanche. Ma mère

n'était pas venue. Elle se reposait. Elle avait forcé mon père à mener la parade. Agnostique et « curéphobe », il se serait bien passé de ces simagrées, comme il disait, mais je soupçonne ma mère d'avoir voulu, pour une rarissime fois, la maison pour elle toute seule. Quelques heures de silence, de solitude et, qui sait, de pur bonheur ; elle ne connaîtrait pas cela souvent dans sa vie.

Il faisait grand soleil. Un soleil qui lavait les restants de l'hiver. On marchait à la queue leu leu vers l'église. Gilberte ouvrait fièrement la marche, avec bibi dans ses bras. Cette femme, qui avait mis au monde une centaine d'enfants sans avoir jamais accouché, avait une poitrine toute ronde et spongieuse. Je m'y vautrai en fantasmant qu'elle me donnait un sein à téter. Hélas ! C'est un biberon qu'elle m'inséra dans le mâche-patates.

Nous étions, ma porteuse et moi, encadrées de Pierre et de Blanche, les deux autres dignitaires de la cérémonie. Les enfants du milieu, Jacques, les jumelles Claire et Aimée, qui se ressemblaient à peu près autant qu'une souris et une éléphante, trottaient derrière nous. Jean-Jean traînait la patte à distance, avec mon père qui le houspillait. Il ne voulait pas venir. Peut-être boudait-il parce qu'il avait perdu son titre de cadet. Nous étions neuf : mon père, mes six frères et sœurs, vêtus de leurs habits fatigués du dimanche, chaussés de leurs souliers troués fraîchement lustrés, ma porteuse et moi. Dix avec le curé célébrant qui demanda, suspicieux, pourquoi ma mère n'était pas là.

— Elle se repose. Je ne sais pas ce que vous faisiez il y a quatre jours, monsieur le curé, mais madame Agnès, elle, enfantait dans la douleur. Si vous n'aviez pas tant insisté pour baptiser la petite aussi vite, de peur qu'elle ne meure et

se retrouve dans les limbes à tourner en rond éternellement, elle serait venue.

Gilberte était la seule à appeler ma mère «madame Agnès». Cela donnait à ma mère une personnalité et une existence propres, inconnues. Cette maîtresse-femme excellait aussi dans l'art de clouer le bec aux curés. Mon père lui vouait un respect sans bornes pour tout ce qu'elle était, mais pour ses réparties anti-curé, il l'aimait à la folie. L'officiant me jeta un œil ombrageux, s'étonnant que je sois si vigoureuse avec des procréateurs si vieux – ils avaient quarante ans tous les deux – et si pauvres.

— Combien pèse-t-elle? Elle semble en bonne santé...

— Elle mesurait vingt et un pouces et pesait sept livres et demie mardi dernier, trancha Gilberte qui m'avait jaugée «à la main» puisque nous n'avions pas de balance à la maison – chez nous, on n'avait pas les moyens de se soucier de son poids.

Ça ne prit pas goût de tincture: je fus aspergée d'une eau sale, gris-beige, gluante, bénite et glaciale. «*In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti*. Je te baptise... Heu, au fait, je la baptise comment? Marie et?...

» demanda le curé. À ce moment, Robert le diable, qui, jusque-là, avait joué profil bas, proclama fièrement:

— Elle s'appellera Gwendoline. Gwendoline Dubois.

— Hein? s'étonna le curé. Qu'est-ce que ce prénom impie?

— C'est le sien. C'est celui que nous avons choisi. Contentez-vous de la baptiser: on ne vous demande pas votre avis.

J'eus un choc. Comment peut-on être la dernière d'une ribambelle de frères et sœurs qui se nomment, côté mâles,

Pierre, Jean et Jacques puis, côté femelles, Blanche, Claire et Aimée, et s'appeler Gwendoline? Aucun rapport! Ni avec la banalité des prénoms masculins, ni avec la mièvrerie des prénoms féminins. Jusque-là, j'entendais bien « gwen gwen » quand on s'adressait à moi et je croyais que c'était une syllabe enfantine, une onomatopée parmi les « guili guili, lala, mama, lolo, papa, nana »...

— Allez, comme ce sera la dernière de la couvée, je te laisse choisir son nom, avait dit ma mère à son mari.

Pfft!... Il fallait que ça tombe sur moi. Mon père avait souvent entendu parler, par un grand-oncle, d'une aïeule prénommée Gwendolen arrivée tout droit de Bretagne. On racontait qu'elle était si altière qu'on l'appelait Gwendolen Première et ça l'avait grandement marqué.

— À la mémoire de Gwendolen Première, elle s'appellera Gwendoline. Ce sera notre Gwendoline Dernière, notre Gwen.

Le traumatisme de ma naissance, c'était de la petite bière comparé à celui de mon sacrement de baptême et de l'annonce officielle de ce p'tit nom avec lequel j'allais passer le reste de ma vie.

Une goutte d'or sur fond bleu

Ma mère me tenait entre ses bras grassouillets et me donnait un biberon de lait chaud, sucré avec du sirop de maïs. Même sans sein nourricier et sans biberon, j'avais le sentiment de me nourrir quand elle me prenait. Elle me regardait intensément; il y avait un peu trop d'eau dans ses yeux. Trop de détresse et d'enchantement. On aurait dit qu'ils allaient

déborder, m'inonder, me noyer. Dans un de ses yeux très bleus, le gauche, il y avait une tache marron doré. Une tache de naissance. La première fois que j'ai distingué son visage, j'ai cru qu'elle avait des yeux vairons, un bleu et un brun. Mais non, juste une goutte d'or liquide sur fond bleu.

Mon frère Jean-Jean collectionnait les billes. C'était de son âge et, surtout, c'était facile à voler, et Jean-Jean était un fieffé voleur de billes. Il en avait quelques-unes qui étaient exactement comme l'œil de notre mère, bleues filetées d'or.

— Tu vois cette bille? La première fois que j'en ai gagné une semblable, j'avais quatre ans et demi, me raconta-t-il un jour. Je pensais que je venais de trouver l'autre œil de notre mère.

Et ma mère avait poursuivi en riant :

— Oui! Tu avais tenté de remplacer mon œil bleu-bleu par ta bille ambrée, pour corriger mon regard, espèce de snoro.

On disait que j'étais un bon bébé. Avais-je le choix? J'étais arrivée dans cette talle comme un chiot dans un jeu de quilles. Une fille en plus! Personne ne me souhaitait, ne me voulait, ne m'attendait. C'est donc par pur opportunisme que je suis devenue une purée de gentillesse: je ne voulais pas qu'on me fasse la vie trop dure.

Jusque-là, ça ne se passait pas si mal. Blanche et Pierre se comportaient avec moi comme s'ils étaient mes père et mère. Ils étaient fiers: mon arrivée imprévue leur avait donné accès au titre de parrain et de marraine. Jacques était un boute-en-train. Il voulait toujours me faire des câlins, me chatouiller, m'entendre rire. Du côté d'Aimée, rien à signaler. Elle était toute en complaisance et en bienveillance, ne voulait pas faire de vagues, jamais. Il y avait aussi Claire, la sœur du milieu, puisque l'aînée des jumelles d'une di-

zaine de minutes, que je ne cernais pas trop. Elle me regardait de travers, comme si j'étais une intruse. Lorsqu'elle baissait les yeux sur moi, je voyais du fiel dans sa prunelle. Quant à Jean-Jean, il me témoignait un intérêt un peu perplexe, ambivalent. J'avais l'impression de l'étonner, comme si je sortais d'une boîte à surprises. Ma présence le bouleversait, le ravissait et le dérangeait en même temps.

J'avais bu mon lait de vache jusqu'à la dernière goutte. Ma mère me remit dans mon lit qui était tout près du sien, de son côté à elle du lit conjugal. Ma couchette était un palace dans les tons de lilas. C'est elle qui l'avait fabriquée avec une caisse en carton rigide, neuve, que l'épicier Deprater lui avait donnée. Une couverture épaisse, pliée et repliée quatre fois, me servait de matelas. Par-dessus, une bâche en plastique, un piqué puis un drap. L'intérieur de ma boîte était tapissé avec du papier peint qui restait de la chambre des filles. Je ne sais trop si c'était l'effet des émanations de la colle à tapisserie, mais j'étais merveilleusement bien dans ma boîte ; je planais. Ça sentait bon, une fragrance unique à mi-chemin entre la poudre de talc, la glu et le lait chaud sucré.

Une tentative de meurtre

J'avais quelques mois. Ma mère venait de me déposer sur une couverture, sur le plancher de la cuisine, près de la fenêtre. À cet endroit, un losange de lumière se faufilait dans la maison. Il fallait vite capter ces rayons fugitifs.

— Un bon bain de soleil te fera grand bien ! Avec ton visage pâle et ta peau rouge, on devine bien que nos ancêtres ont batifolé avec les sauvages.

Elle m'avait mise sur le ventre pour que mon dos rouge homard, qui se desquamait en croûtes eczémateuses, prenne un bol d'air et de lumière.

— Surveillance la petite, ordonna-t-elle à Deuxième sœur, qui avait prétexté un rhume pour refuser d'aller au bain Généreux avec Aimée et Jean-Jean. Je monte chez madame Bonin pour voir si elle ne me prêterait pas un peu d'onguent pour hydrater sa peau. J'en ai pour quelques minutes.

Ma sœur tournait autour de moi comme une hyène autour de sa proie. Mince, blonde, elle avait presque dix ans mais était grande pour son âge, alors qu'Aimée était brune et toute petite. Louche et opaque, elle portait bien mal son prénom de Claire. Elle avait hérité des yeux azurés de notre mère, mais sans la tache. Elle était très jolie. C'était le chouchou de notre père. La veille, lorsque celui-ci avait encore radoté, en me donnant le bain, que j'étais le plus beau fruit de la corbeille, je l'avais vue me poignarder du regard.

Elle m'observait comme si j'étais un animal de cirque. Visage de glace, vide d'émotion. Je crois que c'était la première fois que l'on se retrouvait seules dans la maison toutes les deux. Mon dos piquait et me démangeait tant que je commençai à pleurer. J'aurais tellement aimé que quelqu'un l'effleure, y souffle de l'air frais, le grattouille gentiment...

Claire me regardait souffrir, imperturbable, en mangeant des raisins secs à pleine bouche. Tout à coup, elle me retourna sur le dos. Elle savait qu'il ne fallait pas, que mon dos était une plaie vive. Je pleurai encore plus fort. La couverture froissée sous ma peau me faisait vraiment très mal. Alors, ma sœur décida que je devais avoir faim et commença à me nourrir de raisins secs.

Un raisin sec, deux raisins secs, trois raisins, quatre raisins, cinq raisins secs... Six raisins secs, sept raisins secs, huit raisins, neuf raisins, dix raisins secs... Je pleurais à tue-tête, je bavais, je crachotais. J'en avalai quelques-uns tout ronds au passage. J'essayai, dans une sorte de réflexe de survie, de me retourner sur le côté pour ne pas suffoquer. La bête me retenait sur le dos et continuait de me gaver de petits fruits secs. Je l'entrevois à travers un rideau de larmes et de détresse. On aurait dit une somnambule, une folle. Une démente impassible qui sourit un peu lorsqu'un raisin, qui avait emprunté le mauvais conduit, jaillit de ma narine droite. Peut-être souriait-elle aussi parce qu'elle croyait que j'avais moins mal... Je pleurais de moins en moins. J'avais du mal à respirer. J'étais rouge et blanc lorsque maman m'avait déposée sur la couverture. Maintenant, un soupçon de bleu s'ajoutait à ma carnation. Elle trouvait ça comique, la jument.

Puis, plus de larmes, plus de cris. Je ne la voyais plus. Que se passait-il? Trou blanc. Trou noir. Une seconde, dix secondes, je n'en sais rien. Je n'étais plus là. Enfin, dans un jet violent, j'expulsai un gros motton marron en même temps que je ressentis un bref coup, serré et sec, dans ma poitrine. C'était mon parrain, ce colosse de treize ans, qui venait de rentrer du travail pour me sauver la vie *in extremis*.

Le coup m'avait fait un petit peu mal. Pas trop. Il avait du jugement, mon parrain, il y était allé mollo. Et puis, se faire sauver la vie, cela fait forcément un peu mal. Instantanément, mes poumons s'étaient gonflés comme les voiles d'un bateau. Ils avaient fait de même, quelques mois auparavant, lorsque matante Gilberte avait coupé le cordon ombilical qui me reliait à mon garde-manger, le placenta de ma mère.

Pierre me tenait allongée sur l'un de ses solides avant-bras, près de son cœur, en même temps qu'il administrait, de sa main libre, de grandes claques sur la gueule et derrière la tête de ma sœur.

— Si tu recommences, je te casse toutes tes dents pourries! Tu comprends, espèce de grande vache?

— Du calme. Elle est pas morte, quand même! se lamenta Claire.

— Je ne sais pas ce qui me retient de t'arracher ta tête de poule!

Je pleurnichais, je geignais pour montrer que j'étais encore en souffrance.

Pierre n'a pas soufflé mot à notre mère de la tentative de meurtre dont je venais d'être victime. Moi non plus. Pas un délateur, le parrain. Moi non plus. Il a fait bien mieux en menaçant Claire-Obscure – je l'affublerai désormais de ce prénom composé –, car elle prit ses menaces pour du *cash* et commença à filer doux. Ce jour-là, j'appris du même souffle l'existence de la solidarité et de la rivalité. Non seulement Deuxième sœur voulait conserver l'amour privilégié de Robert le diable, mais elle avait voulu anéantir la petiotte pour rester sa préférée. Et c'est mon parrain Pierre, mon presque père, qui m'avait tirée de ce mauvais pas.

Le bon docteur et le bébé tortue

Un monsieur à lunettes se penchait sur moi, doucement, l'air inquiet. J'étais surprise car, chez nous, seule Blanche portait des verres, en fond de bouteille, qui lui faisaient des yeux tout petits. Ses barniques à lui lui faisaient de très gros yeux.

— Il va falloir l'hospitaliser. Je n'ai jamais vu un eczéma semblable. On n'a même plus accès à sa peau... On dirait la carapace d'une tortue, dit-il à ma mère inquiète.

Celle-ci expliqua qu'on m'avait amenée deux fois ces derniers mois au dispensaire de l'hôpital Sainte-Justine et que les crèmes, onguents, pommades et gouttes antibiotiques avaient coûté la peau des fesses, c'est le cas de le dire, et n'avaient rien donné.

— Vous savez bien, docteur, qu'on ne peut pas l'envoyer à l'hôpital. Dites-moi ce qu'il faut faire, je vais la soigner ici tout aussi bien.

— Je ne sais pas quoi vous dire. Elle doit voir des spécialistes de la peau, d'autres peut-être... Faudra lui faire des injections, s'en occuper. Elle ne peut pas rester comme ça, affirma-t-il, catégorique.

Je ne souffrais pas trop mais j'avais de la peine à bouger. Tranquillement, les plaques s'étaient agrandies dans mon dos au point de se rejoindre toutes, sans plus d'espace entre elles. Puis la couche s'était mise à épaissir. Rien au cou, ni au visage, ni aux fesses, ni aux membres. Une belle ligne droite tracée à l'Exacto au bas du dos et au-dessus des omoplates. Une croûte épaisse, sans le moindre interstice, couvrait désormais mon dos, de la nuque jusqu'en haut des fofoufones.

— C'est jeune, six mois, pour en avoir plein le dos, murmura le docteur.

Le docteur Sanche, c'est comme ça qu'il s'appelait, semblait déconcerté. Il faisait des oh! et des ah! et répétait que j'avais l'air d'un bébé en train de se métamorphoser en tortue. Mais ma mère était perspicace. Pétillante d'intelligence. Elle pigeait vite. Jusqu'à sa mort, survenue alors que j'étais encore dans la vingtaine, sa vivacité d'esprit m'impressionna.

— Quand vous dites, docteur, qu'elle devra voir des spécialistes et pas que des spécialistes de la peau, que voulez-vous dire? Qu'elle a un problème ailleurs? Quelque part entre les deux oreilles? Voulez-vous dire qu'elle veut se retirer? Disparaître sous son armure? Si c'est de cela qu'il s'agit, ce ne sont pas des spécialistes de la peau qui vont la guérir, non?

Le docteur aux gros yeux ne répondit pas aux questions de ma mère.

— Il faudrait que je voie sous la calotte, que je la perce... Excuse-moi, petite crapaude, ça risque de faire un peu mal.

Il avait utilisé un petit scalpel pour soulever un coin de la croûte près de mes fesses. Il disait que cette région était moins sensible. Ça n'était pas des plus agréable mais cela s'endurait. En fait, je ne sentais plus grand-chose. C'est comme si, à l'arrière, une dalle de béton me recouvrait. Lorsqu'il souleva un petit bout de ma gale géante, je perçus un minuscule filet d'air qui s'infiltrait dessous, remontant le courant, jusqu'à mon cœur. Je frissonnai. Le docteur continua de relever délicatement, un peu plus encore, la pointe de ma calotte galeuse comme on soulèverait le coin d'une couverture à moitié cousue sur un lit, sans la détacher. Il faut dire que ma croûte, c'était du solide. Au moins une dizaine de feuilles d'épithélium superposées les unes sur les autres. Pas un mille-feuille, mais presque.

Il se pencha, regarda dessous comme s'il écorniflait dans une caverne interdite.

— Oh mon Dieu, grimaça-t-il, vous sentez cette odeur? Vous voyez ça? Elle est tout infectée. Un océan de pus sous sa carapace. Elle n'a plus de peau. Que de la croûte et, dessous, des muqueuses au sang.

Ma mère était pâle comme les draps blancs de son lit. Elle fourra son nez là où le docteur avait le sien un instant auparavant. Elle ne grimaça pas. Un enfant ne pue jamais au nez de sa mère.

— Madame Dubois, il faut qu'elle soit hospitalisée. Son état est grave. D'ailleurs, je ne comprends pas qu'avec une telle infection elle ne soit pas brûlante de fièvre.

— D'accord, docteur. On va l'amener s'il le faut. Merci d'être venu. Je vous dois combien, pour votre visite?

— Ce sera une piastre. Vous me paierez la prochaine fois.

— Vous m'avez déjà dit ça la dernière fois. Et peut-être aussi l'avant-dernière... Merci beaucoup. Vous êtes un homme bon.

— Vous ne me faites jamais venir pour rien.

Pierre et Blanche s'étaient approchés sur la pointe des pieds. Vissés dans le cadre de la porte de notre chambre, à mes parents et moi, ils étaient silencieux. Anormalement silencieux. Ils devinaient que je n'allais pas bien du tout. Que ma mère était morte d'inquiétude. Elle leur demanda d'aller éplucher les patates et de mettre la table.

Elle s'allongea sur son lit. Elle me coucha sur elle, moi nue, elle à moitié dévêtue, ventre contre ventre. Je ne pouvais plus être couchée sur le dos.

— Qu'est-ce qui se passe avec toi, petite caouane? Es-tu si malheureuse avec nous? Veux-tu donc disparaître sous toi-même? Pas nécessaire d'en faire autant pour jouer à cache-cache, tu sais...

Ma mère décida alors de jouer le tout pour le tout et déclara la guerre à l'écaille qui me recouvrait un peu plus chaque jour. Entre la carapace mangeuse de petite fille et

elle, c'est elle qui gagnerait ! Elle négligea tout : ses six autres enfants, son mari Robert le diable, son ménage, sa couture, son repassage, son lavage, son raccommodage, ses repas, sa propre personne et se mit à temps plein sur le cas de Gwen la tortue qui fuyait sous elle-même. Chaque jour, dix fois par jour, elle me parlait, me redisait la même chose, avec des mots différents, sur tous les tons, parfois un peu colériques mais la plupart du temps dans une palette de tons pastel, doux, aimants...

— Tu nous as désorganisés. On aurait bien voulu se passer de toi. Tu t'es imposée envers et contre nous, contre moi surtout. Il est vrai que quand j'ai compris que tu t'en venais, j'ai coulé à pic, dans un désespoir d'encre. Bon. C'est vrai. C'est dit. Maintenant, écoute bien ce que je vais te dire et enregistre-le bien dans ta petite caboche : quand tu n'étais pas encore plus grosse qu'un petit poisson dans mon ventre, je me suis mise à avoir du respect pour toi, pour ta détermination à vouloir venir faire notre connaissance. J'étais impressionnée, tu sais. Maintenant que tu es là, il est trop tard pour rebrousser chemin. Tu ne peux pas retourner là d'où tu es venue. Ça ne fonctionne pas comme ça. Maintenant que je t'aime, c'est trop tard.

— Nananana... que je lui répondais, baveuse, les doigts enfoncés au fond de la bouche.

— Tu ne comprends pas ? Je te dis que je ne peux plus me passer de toi, crapaud galeux. La vie ne peut plus se passer de toi. Il y a plein de monde, des grands comme des petits, qui s'attendent à te croiser sur leur route, à te connaître. Tu ne peux pas te défiler comme ça. Je sais bien que c'est pas la grande vie ici. Que tu n'as pas de lit à baldaquin, pas de chambre, pas trop de place pour respirer...